

1939

Marcel COJAN

Gardien français

Témoignage publié dans **Gurs, souvenez-vous**, bulletin de l'Amicale du camp de Gurs, n° 56 (juin 1994), p. 10 et 11.

Témoignage adressé par l'auteur à l'Amicale en mai 1994.

Marcel Cojan est gardien à Gurs dès la création du camp. Ses descriptions au premier degré sont à resituer dans le contexte de l'époque.

"(...) Que je le veuille ou non, j'ai été un "GURSIEN" de l'extérieur pendant plusieurs mois: du 15 avril au 4 octobre 1939. (...) Heureux ceux qui, après 1945, ont pu vivre une liberté assez grande.

Revenons à Gurs: j'avais conservé en mémoire cet aspect des baraques très évassées d'en bas, ces lavabos faits de planches clouées à angle droit, percées de plusieurs trous que l'on bouchait avec une bonde de 10 cm., les latrines en hauteur, avec les tinettes métalliques en-dessous, que les "Travalladores" venaient chercher avec les petits wagons sur rails Decauville.

Nous n'étions plus des "appelés" mais des "rappelés": nous avions été libérés du service militaire vers le 15/10/1938, nous étions revenus à la vie civile depuis 5 mois et 5 jours. Certains étaient mariés, d'autres attendaient le printemps pour le faire, pour d'autres c'était la vie qui démarrait, après avoir quitté le giron familial. Et là, brusquement, le rappel à la vie militaire !!

La première semaine, pour nous remettre dans le bain: défilés par 12 sur un rang, avec tout ce que cela implique de commandements plutôt énergiques, pour nous réapprendre la "discipline".

Nous ne savions pas encore que c'était 8 ans et demi de notre jeunesse que nous allions sacrifier: 2 ans de régiment, 6 mois comme rappelés, la guerre, plus 5 ans de captivité. Un "Gursien" des Internationaux nous l'avait prédit :

- "dans un an vous serez derrière les barbelés ". Il ne s'était trompé que de deux mois!

En avril 1940, j'étais au Corps franc du 3^e bataillon du 49^e RIA et j'avais comme camarade un Parisien, ancien des B.I. (non passé par Gurs). Mon deuxième copain était le fils, devenu Français, d'un ancien Garibaldien de la guerre 1914/18. Voyez comme le monde est rempli d'étrangetés!!

Au lieu de vivre ces contraintes, nous aurions préféré, les Gursiens et nous, nous retrouver dans les bals du samedi soir, plutôt qu'autour d'un camp, et surtout à l'intérieur !

Par contre, je peux vous affirmer que quelques Gursiens, deux ou trois, sont allés au bal du 14 juillet 39, où le hasard nous a fait les retrouver. Ils y étaient comme nous, en fraude: les gardés et les gardiens. La tranchée d'écoulement des eaux usées a connu bien des mystères!...

Je me souviens très bien de notre arrivée en gare d'Oloron. Nous étions dans des wagons-voageurs, le train arrivait très lentement. Nous percevions des cris; des gestes pas très amicaux étaient faits dans notre direction. Et, brusquement, tout a été différent: c'étaient des vivas, des signes d'amitié, un chant. Les Miliciens espagnols et les autres venaient de se rendre compte que nous étions la troupe!

Un de nos bataillons avait déjà accueilli un certain nombre d'entre eux, sur la frontière, sans incident notable. Les futurs internés avaient été regroupés sur le grand quai d'embarquement de la gare de marchandises et, à notre tour, nous sommes descendus du train. Nous avons été regroupés en attendant le départ pour Gurs.

(...) Enfin nous sommes arrivés au campement de la troupe: quartier 2 d'après les plans du livre.(...) Ce n'est qu'au milieu de l'après-midi que nous avons pu pénétrer à l'intérieur (des baraques). Nous avons des châlits en bois et, comme sommier, un grillage de poulailler cloué dessus: par la suite, une paillasse avec paille

Le service était dur: 8 heures de garde en armes, 8 heures de piquet en restant équipé, 8 heures de repos avec interdiction de se déshabiller complètement.

Par la suite nous pouvions dormir normalement.

Interdiction de tout contact avec les "Gursiens", mais ceux qui ont fait les camps savent bien qu'il y a toujours un moyen de parler....

Ayant glissé sur un rail, j'avais fait une chute et le médecin militaire, qui n'avait pas encore d'infirmierie, nous visitait dans une ambulance du "Frente Popular" récupérée. Nous nous rendions en bordure de l'allée centrale en attendant qu'il passe. C'est comme cela que nous avons échangé quelques propos avec des internés.

L'un d'eux était Argentin. Il connaissait cinq langues. Un autre était Italien ayant fui "la purge à l'huile de ricin de Mussolini". Il s'était retrouvé à Alger et disait très simplement :

"- j'ai connu la Liberté en France, et je voulais la conserver aux Espagnols".

J'ai souvenir aussi d'un grand musicien tchèque qui jouait du violon dans une baraque du début du camp. Un copain qui, lui aussi, était musicien, me l'avait fait entendre. Quand il jouait l'hymne de son pays, il avait les larmes aux yeux.

Ce n'est peut-être pas ce genre de souvenirs qui vous intéressent, mais ce sont les miens: je n'y peux rien changer!

Le train des vidangeurs passait devant notre quartier. Il était poussé par les travailleurs dont le nombre était assez variable et certains jours, il semblait que certains accompagnateurs avaient plutôt une tenue d'évasion que de travail ! Mais nous n'étions pas là pour vérifier le fond des choses. L'apparence nous suffisait.

~~.....~~
Certains s'arrêtaient au retour: nous disposions d'une "vente de vin" tenue par un caporal-chef; plus d'un "travallador" a bu à notre santé; tout cela, bien sûr, "en douce". Je pourrais vous parler de certaine évasion plus ou moins aidée par nous, mais vous avez des informations plus intéressantes, je crois.

Excusez l'orthographe: à mon âge, il faut choisir (entre) l'enchaînement de la pensée ou l'orthographe' "

Marcel COJAN